

Goodbye Staline

Soy Cuba

Mikhaïl Kalatozov



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch



Lundi 25 janvier 2016 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: Cuba/URSS, 1964, NB, 141', 35 mm, vo st fr
Interprétation: Sergio Corrieri, Salvador Wood, José Gallardo

À travers quatre histoires indépendantes, Mikhaïl Kalatozov dresse le portrait de la société cubaine de 1964. Très mal reçu à sa sortie, interdit dans les cinémas soviétiques et oublié pendant de longues années, *Soy Cuba* est redécouvert et largement diffusé bien plus tard, notamment par Martin Scorsese et Francis Ford Coppola.

En 2004, MK2 édite un DVD de *Soy Cuba*. Jusqu'alors peu diffusé en Europe, le film subjugue la critique française qui le découvre. L'article de Samuel Douhaire paru dans *Libération* à cette occasion témoigne de l'enthousiasme provoqué par la sortie de *Soy Cuba* en DVD.

Soy Cuba selon Samuel Douhaire

Martin Scorsese est catégorique: «Si *Soy Cuba* avait pu être montré au public en 1964, le cinéma du monde entier aurait été différent.» Film de commande censé glorifier la jeune révolution castriste en pleine guerre froide, le chef-d'œuvre de Mikhaïl Kalatozov ne fut jamais projeté à Cuba, ni en Union soviétique, ni a fortiori dans les pays occidentaux. Il fallut attendre la perestroïka pour que le film puisse franchir les frontières, et être présenté pour la première fois aux États-Unis, en 1992, au Festival de Telluride. C'est peu après que Scorsese et Coppola l'ont découvert, puis ont tout fait pour lui donner une nouvelle vie.

La réaction des deux cinéastes américains est compréhensible. Quiconque découvrira *Soy Cuba* [...] s'exposera à un choc esthétique comme il en a rarement connu: la sensation d'assister en direct à ce que Scorsese [...] appelle «une redéfinition totale du langage du cinéma». Le personnage principal de *Soy Cuba*, ce n'est pas Cuba, c'est encore moins la révolution des «barbudos», mais la caméra du chef opérateur Sergueï Urusevsky. Elle tangue comme si elle se trouvait dans un hamac ou une balançoire, glisse sur l'eau, plane dans les airs, en un mouvement permanent qui vient relativiser, sinon contredire un discours a priori brut de fonderie marxiste.

Deux scènes au moins défient l'entendement par leur exploit technique. La première se

déroule sur les toits de l'hôtel Tropicana, symbole de l'exploitation du «prolétariat» cubain par «l'impérialisme états-unien», mais que la mise en scène débridée de Kalatozov transforme presque en un éloge du plaisir à La Havane: la caméra suit un défilé de mode au bord du vide, colle aux visages et aux corps, puis descend le long du mur vers une autre terrasse, tourne au cœur d'une centaine de figurants, suit finalement une baigneuse et... plonge littéralement avec elle dans la piscine! La seconde, comme un effet de symétrie, part du sol où des étudiants portent le cercueil de leur martyr, monte le long des façades où la foule lui rend hommage, passe à travers les grilles, pénètre par le balcon dans un atelier de confection de cigares, puis ressort par la fenêtre pour surplomber majestueusement la procession funèbre. Après l'effacement initial («Mais comment ont-ils fait pour tourner ça?»[...]), on comprend mieux pourquoi Scorsese a vu dans ce plan-séquence «une bénédiction» qui peut «redonner foi dans le cinéma».

Samuel Douhaire, «La Pépite "Soy Cuba"», [2004], http://next.liberation.fr/culture-next/2004/03/19/la-pepите-soy-cuba_472939 [consulté le 15 décembre 2015]

Fiche filmique proposée
par Emilien Gür



Prochain film du Ciné-club:

***Les chevaux de feu*, Sergueï Paradjanov, 1965**

1^{er} février à 20h, Auditorium Ardit